

Ce livret est financé par :



© «arpenteurs» - Periferia - 2009

Réseau Capacitation Citoyenne

Altamira, du vaste monde à Saint-Denis

Musique: l'art de vivre ensemble

ALTAMIRA, du vaste monde à Saint-Denis

Sommaire

| | |
|---|----|
| <u>Le réseau Capacitation Citoyenne</u> | 3 |
| <u>L'aventure Altamira</u> | 9 |
| <u>Du vaste monde à Saint-Denis</u> | |
| Des situations, des actions, des acteurs | 13 |
| <u>Altamira et Capacitation Citoyenne</u> | 29 |
| <u>La musique, passerelle pour les hameaux du village mondial</u> | |
| Le projet, les sujets | 30 |
| Le public? des acteurs! ... à géométrie variable | 38 |
| Une échelle de territoire ... à géographie locale mondiale | 40 |
| Une méthode ou un métier? l'enthousiasme multicasquettes | 42 |
| L'influence sur l'action publique | 47 |
| La transformation des participants | 55 |

Le réseau Capacitation Citoyenne

Ce livret fait partie d'une série, d'une histoire. En 2000, un premier ensemble de treize livrets a été réalisé par des groupes de la Région Nord-Pas-de-Calais, de l'agglomération grenobloise en France, du Sénégal et du Brésil.

A partir de 2004, de nouveaux groupes ont participé au projet en Wallonie (Belgique), dans le Nord-Pas-de-Calais, la région parisienne et l'Isère (France). Ils ont réalisé le livret retraçant leurs expériences singulières. La démarche continue aujourd'hui sur ces mêmes territoires. Les 13 premiers livrets étaient jaunes, les 13 suivants sont bleus, la troisième série est rouge de Sienna, la quatrième vert émeraude et celle-ci violette.

Ces livrets rendent compte d'une réflexion commune portée sur leur propre action par les personnes impliquées dans un projet collectif. C'est une forme d'auto-évaluation qui tente de mettre en valeur les capacités citoyennes mobilisées dans l'action qu'ils mènent.

Capacitation... !?

Le mot "capacitation", emprunté à la fois aux Brésiliens (capacitação) et aux Sénégalais, a fait son chemin dans le mouvement participatif depuis la parution des treize premiers livrets.

Cousin de "formation", il place davantage l'individu et le groupe au centre de la démarche, comme acteur de sa propre transformation, dans un contexte et des processus collectifs. On a pu synthétiser la démarche en disant « *La capacitation citoyenne, c'est comprendre les raisons de sa situation et mieux, pouvoir la faire évoluer avec d'autres citoyens.* »

Ecrire un livret, une étape essentielle

Chaque livret est issu d'un dispositif différent et élaboré dans un contexte particulier mais son élaboration suit en général le même cheminement. Un groupe est contacté et informé sur Capacitation Citoyenne. S'il est intéressé, il va réaliser son livret et choisit lui-même les personnes invitées à travailler. Trois à quatre réunions sont alors organisées. Après un premier temps de description de l'action effectuée par le groupe, on répond collectivement et contradictoirement à une série de questions ouvertes. Un ou deux animateurs de Capacitation Citoyenne, extérieurs au groupe, ont pour mission d'animer ces réunions et de consigner par écrit ce qui s'y dit, puis, à la séance suivante, on relit l'intégralité des textes ensemble.

Diffuser largement son expérience

On prend alors le temps de modifier, préciser, améliorer la formulation. Le groupe choisit les illustrations du livret. Il reçoit ensuite une cinquantaine d'exemplaires

qui deviennent carte de visite, plaquette, document de présentation et de réflexion pour le groupe.

Des livrets sont distribués à tous les groupes pour découvrir les expériences des autres. Un certain nombre est conservé pour les futurs groupes. Enfin, les institutions qui financent l'action et les animateurs de Capacitation Citoyenne diffusent également à la demande, et les livrets sont toujours téléchargeables sur le site internet : www.capacitation-citoyenne.org.

Se rencontrer

Au-delà de l'échange de livrets entre les groupes, Capacitation Citoyenne est un programme de rencontres entre les personnes. Ce programme est décidé collectivement, pendant les séances plénières annuelles, qui développent aussi des ateliers sur la capacitation citoyenne. Sur la base de ce programme commun, des rencontres thématiques sont organisées et rassemblent les groupes voulant travailler sur un sujet particulier. Le programme permet aussi des échanges entre deux groupes, qui peuvent aller jusqu'à des séjours de quelques jours les uns chez les autres, pour approfondir la compréhension d'un dispositif, ou des invitations sur un sujet à l'initiative d'un collectif.

Par ailleurs, le réseau favorise la formulation et la mise en œuvre d'actions communes.

Un réseau à vivre

Plus de soixante-dix expériences participent à présent au programme Capacitation Citoyenne. Lors des premières rencontres à Dunkerque, en septembre 2000, les participants avaient lancé l'idée d'un réseau et souhaité un prolongement de l'action, qui favorise le développement de nos moyens d'agir collectivement. Le réseau rassemble des collectifs de tous horizons : espaces de formation, collectifs ou associations, économie solidaire ou espaces de concertation initiés par l'action publique, et d'autres formes d'action collective qui visent à agir sur les conditions de vie.

Les rencontres plénières annuelles, à Roubaix en mars 2005, Mons en mai 2006, Roubaix en juin 2007, Bruxelles en mai 2008, confirment l'intérêt d'échanger et de travailler sur une meilleure conscience de l'organisation sociale, économique et politique, pour la transformer.

Comme plusieurs participants l'affirment, « *Capacitation Citoyenne, il faut venir y participer pour bien en comprendre la richesse et le caractère exceptionnel.* »

...

L'aventure Altamira

Du vaste monde à Saint-Denis

Avec la musique comme fil conducteur, ALTAMIRA explore les liens entre culture et développement humain, et leur potentiel en termes de dynamisation sociale.

« Nous pensons que la valorisation des ressources culturelles est un moteur de dynamisation sociale. Nos initiatives s'appuient ainsi sur le lien entre l'art musical et l'art, de plus en plus difficile, de vivre ensemble. Nous menons de multiples projets auprès de communautés d'Afrique et d'Asie ainsi qu'en France, tout particulièrement dans notre ville de Saint-Denis. »

Nos actions s'appuient sur les expressions collectives des populations avec lesquelles nous travaillons, expressions que nous mettons en valeur à travers des publications (notamment discographiques), des spectacles pluridisciplinaires et des rencontres culturelles de toutes sortes.»

(extraits du dossier)

C'est une aventure humaine au cheminement complexe et improbable, que ce livret souhaite partager.

Tout démarre lorsque Boris traverse l'Afrique de long en large au début des années 90, magnétophone en main. Il y découvre une vie sociale d'une intensité à laquelle il n'avait jamais été exposé. C'est particulièrement sensible dans le monde rural : ses longs séjours dans le village de Situnda en Zambie seront une école riche d'enseignements sur un mode de vie entièrement axé sur la complexité des rapports humains et dans lequel la musique joue un rôle essentiel.

En 1998, il décide de prolonger cette exploration en la partageant avec d'autres et fonde Altamira, sous la forme d'une association à but non-lucratif. Trois chantiers sont alors ouverts, avec des habitants du Ladakh dans l'Himalaya indien, de l'île de Mindanao aux Philippines et de la ville saharienne de Chinguetti en Mauritanie. L'idée est de réaliser avec les hommes et femmes de ces communautés des disques mettant en valeur leur monde sonore et musical : autant de points de départ à des expériences aussi riches qu'imprévisibles.

Par ailleurs, Boris habite Saint-Denis, ville populaire et cosmopolite dans laquelle il a grandi et avec laquelle il souhaite dès le départ engager le projet Altamira.

C'est là qu'intervient Philippe, animateur socioculturel auprès des personnes âgées pour le compte de la

municipalité. Complice de Boris depuis l'adolescence, c'est très naturellement qu'ils font ensemble le lien entre les thématiques d'Altamira et les activités proposées au public retraité de la ville. Cette collaboration, qui s'avèrera étonnamment fructueuse sur le long terme, débute à l'aube des années 2000 avec l'organisation de petits événements culturels dans les foyers-résidences.

Aux premiers diaporamas et lectures publiques se sont ajoutés les flûtes et accordéons des amis Joon et Bernard, puis ce sont les séjours en centre de vacances qui ont été investis, tandis que naissaient les grands rendez-vous participatifs et conviviaux que sont les "Rencontres Musique et Chanson"...

Partage de chansons dans un foyer de retraités



Des situations, des actions, des acteurs

Dans chaque cas, les ressources des uns et des autres sont mises à contribution (musique, chanson, danse, poésie, récit...), ceci permettant bien souvent à chacun de se révéler à lui-même et aux autres de manière étonnante.

Au fil de ces rencontres tous terrains, une relation solide et productive s'est nouée entre Altamira, un public dionysien grandissant, l'équipe du service des retraités, mais aussi l'ensemble des partenaires institutionnels impliqués dans des projets de plus en plus transversaux.

Cette dynamique fini par donner naissance à des initiatives culturelles de grande envergure, comme la réalisation des disques "La Mémoire en Chantant" et "Génération Slam", ou l'émergence d'un jumelage artistique entremêlant l'expression des dionysiens et celle des habitants d'un petit village au cœur de Madagascar!

L'aventure Altamira, c'est cela: un partenariat quelque peu atypique entre deux professionnels de l'action socioculturelle, l'un travaillant pour la Ville de Saint Denis, l'autre dans une micro-structure associative. Et autour d'eux, un réseau humain rassemblant des habitants et des professionnels de Saint-Denis et d'ailleurs...

Autant de rencontres, autant de réalisations collectives

Au cœur de ce métier se trouve la valorisation des ressources culturelles des habitants d'un territoire, avec l'expression musicale comme centre de gravité. Cela passe autant par la production "d'objets culturels" (comme les disques) que de "moments culturels" (rencontres et spectacles).

Tous pareils: une série de rendez-vous dans des écoles, foyers de re-traités, antennes-jeunesse, qui ont permis de raconter l'aventure avec Madagascar en image et en musique, et d'inviter des dionysiens de tous âges à contribuer en chanson, en poésie, en danse, en peinture...



Il ne s'agit pas seulement de recueillir, comme pour un musée, des musiques qui pourraient se perdre dans le temps ou dans l'espace, mais surtout de les suivre comme autant de chemins vers l'autre. Boris et Philippe ont donc toujours l'oreille tendue vers l'extérieur, et l'imagination vers la mise en connexion.

Les disques, un miroir vers l'autre

«Portraits sonores de la collectivité ou gros plan sur un aspect spécifique, ces œuvres mettent en valeur le monde musical des habitants, et plus largement leur imaginaire et leur identité. Une démarche qui peut s'appliquer à un village, un quartier, une ville ou tout groupe socioculturel...»

Depuis 1998, Boris réalise des enregistrements sonores avec les habitants de diverses communautés d'Afrique et d'Asie : avec les femmes du collectif Lemhadong aux Philippines, avec les réfugiés tibétains du Ladakh dans l'Himalaya indien, avec les bergers de la vallée de la Mokhotlong au Lesotho, dans la ville saharienne de Chinguetti en Mauritanie, avec les paysans de la commune rurale d'Isorana à Madagascar... Le principe est de réaliser une œuvre collective qui recompose sur le plan musical l'univers sonore d'une communauté en la situant dans son environnement naturel et social.

«Il y a d'abord l'aspect panoramique: comprendre le paysage culturel dans son ensemble. Travailler avec les habitants à cartographier les différentes formes musicales: chants de travail, musiques de fête, chansons thématiques, etc... Cela permet aux gens de mesurer l'étendue de leur patrimoine culturel, souvent plus vaste que ce qu'ils imaginaient.»

«Ensuite, il y a l'aspect environnemental: si nous avons un chant de berger, nous l'enregistrons en situation, le berger chantant tandis qu'il accompagne son troupeau, et moi qui fais la prise de son en marchant avec eux. S'il s'agit d'une danse festive, il y aura non seulement la musique mais aussi les habitants qui dansent, qui s'exclament, qui rient, sans oublier la poule qui passait par là et qui essaye de ne pas se faire marcher dessus...»

"Ley Lu": des travaux des champs aux chants de travail



Tout cela vise à montrer la musique en tant que fait social, en tant que relation entre les hommes et même avec ce qui n'est pas humain : animaux, plantes, déités ...

« La musique comme relation. C'est l'usage premier du disque en tant qu'objet culturel. Il circule et connecte des gens, des univers, des histoires... La façon dont les musiciennes du collectif Lemhadong se sont emparées du disque que nous avons réalisé ensemble est assez éclairante... »

Un disque mythologique

Le collectif Lemhadong, c'est une douzaine de femmes de la Communauté Culturelle Indigène des Tboli, dans les montagnes du sud des Philippines. Elles sont musiciennes mais aussi artisanes, porteuses d'une culture forestière très ancienne aujourd'hui sur le point de disparaître. Ces femmes qui ne sont jamais allées à l'école se sont impliquées dans le projet discographique en l'intégrant à leur propre vision du monde.

« Elles ont placé au cœur de ce projet un mythe magnifique qui touche précisément à ce que nous faisons avec Altamira. »

La légende raconte qu'autrefois les hommes étaient éparpillés, chaque famille vivant recluse dans son coin de forêt. Un jour, le héros Tudbulul fit remarquer à ses parents et à ses sœurs que ce n'était pas une bonne façon de vivre. Il leur proposa donc de sortir et de jouer de tous leurs instruments de musique.

Transmettre un héritage culturel très au-delà du village.



Les sons ont résonné dans les montagnes et les autres humains, intrigués par ce qu'ils entendaient, ont fait le déplacement. Et c'est une petite foule qui s'est retrouvée chez Tudbulul pour un moment de plaisir partagé, sous le signe de la beauté et de la convivialité. Du coup, on ne voulait plus se quitter, et tous vinrent installer leur maison près de celle de la famille de musiciens. C'est ainsi, par ce concert initial, qu'est née la société.

« Les musiciennes ont décidé de baptiser leur groupe (formé à l'occasion de notre projet commun) du nom du lieu de résidence de Tudbulul où se sont produits ces événements : Lemhadong. Leur explication : Tudbulul a réuni tous les instruments de musique, et c'est exactement ce que nous avons fait ensemble au fil de notre projet de disque. Cette affiliation prend tout son sens quand on sait que la culture dont sont dépositaires les musiciennes est condamnée à disparaître à brève échéance. On mesure alors l'ampleur de leur geste : elles ont tout simplement intégré notre disque à leur récit cosmologique. A l'aube des temps, Tudbulul fonde la société Tboli avec un concert ; aujourd'hui, cette société a été désintégrée par l'irruption brutale de la modernité ; avec le projet de disque, elles réactualisent l'acte fondateur de Tudbulul, sous une forme technologique et mondialisée propre au contexte contemporain. Un appel à refaire société ? »

« Le plus intéressant est qu'à chaque fois, la musique sert à créer une passerelle : d'abord entre des familles éparpillées dans la forêt, puis avec le monde moderne, dont les habitants sont en fin de compte tout aussi éparpillés du fait de leur nombre. La musique comme relation, une fois de plus... » Cette utilisation du disque par les artistes de Lemhadong, entre mythologie et pragmatisme, semble avoir porté ses fruits : elles ont été invitées à venir présenter leur monde culturel en France, dans des institutions aussi prestigieuses que le Musée du Quai Branly ou le festival Les Orientales, mais aussi auprès de centaines d'habitants de Saint-Denis, où elles ont pu prolonger leur message de manière encore plus forte...

La danse de l'oiseau Tahaw au festival Les Orientales



Des moments magiques, au-delà de la musique

Être à l'écoute du monde, y compris jusque dans son quartier, permet de faire jaillir les richesses culturelles des populations, de les valoriser, et surtout partager les pratiques musicales amène les uns à la rencontre des autres. Cet objectif de développement des liens sociaux par l'action culturelle prend la forme d'initiatives variées, spontanées, légères, ponctuelles... qui peuvent servir de tremplin vers des projets de plus grande envergure et de plus longue haleine (projections, scènes ouvertes, sorties culturelles, ateliers, disques, spectacles, voyages, résidences...).

Par le partenariat avec la Direction des Retraités, Altamira a participé à des séjours à Montrem, la résidence de vacances de Saint-Denis dans le Périgord, proposant des démarches pour créer ensemble des actions musicales, théâtrales, une radio... Un ciné-concert a ainsi été monté avec trois musiciens et deux vacancières qui ont lu de la poésie amérindienne sur des images de paysages sauvages d'Amérique du Nord, associées à des flûtes et percussions du monde et de la musique électronique: du spectacle mais sans se positionner comme artistes, en faisant avec les gens et en les mettant en position d'être sous les feux de la rampe.

«Lors du premier séjour avec les retraités, le fait de passer quelques jours ensemble nous a mis la puce à l'oreille sur la richesse des pratiques musicales, vocales.»

Puis à Saint-Denis, des musiciens proches d'Altamira ont fait une répétition dans une maison de retraite, en vue d'un concert programmé ailleurs. La répétition a servi de prétexte pour faire venir les résidents, qu'ils interprètent des chansons de leurs répertoires, pour découvrir leur patrimoine musical. C'est comme ça qu'ont commencé les "Rencontres Musique et Chanson", origine de tout ce qui s'est passé après, le disque "La Mémoire en Chantant"...

«Pas de public, que des acteurs, et de belles rencontres, une grand-mère chantant une berceuse chtimi accompagnée au derbouka par Larbi amené par son animateur jeunesse: "le p'tit quinquin" made in Saint-Denis!»

«Le premier concert je le ferai dans la Résidence (de retraités) parce que c'est là que j'ai commencé.» (Larbi, jeune joueur de derbouka)

Dans ce genre d'occasion, il y a un résident qui n'a pas touché son violon depuis 20 ans, des habitants du quartier, des fonctionnaires de la commune à titre personnel sur leurs congés, un musicien philippin... et tout le personnel de la maison de retraite: agent

de service, cuisinière, directrice, le gardien qui chante du Claude François, "comme d'habitude"... Tout le monde s'implique!

Les relations humaines vraiment chaleureuses, privilégiées, embarquent les gens dans l'aventure, musiciens ou non, amateurs comme professionnels, quelques soient leur culture, leurs goûts...

Une préparation sensible permet d'amener un public qui n'a pas forcément l'habitude d'écouter un style de musique à l'apprécier. Par exemple, la venue de Steve Shehan, "musicien-voyageur", au foyer de personnes âgées Croizat a été préparée par une veillée autour de la cheminée pour se familiariser avec sa musique, en projetant un documentaire sur son travail notamment avec les Touaregs, puis par un atelier d'écriture. Ces moments ont associé les retraités et un petit groupe de femmes et fillettes de l'association "Jeunes Espoir de Paix". Les résidents ont ensuite accueilli Steve Shehan avec des chansons et des textes très forts qui l'ont vraiment touché. **«Tout le monde s'est offert»**, le moment est devenu un échange magique avec le musicien, au point que les gens ont souhaité aller à son concert.

Le jour dit, la salle avait décidé d'enlever les sièges pour avoir plus de places, ce n'était donc plus envisa-

geable pour certaines personnes âgées. Le musicien et son groupe ont donné pour les retraités (accueillis à bras ouverts, reconnus, embrassés) un concert privé l'après-midi même. Un cadeau exceptionnel, surtout quand on sait que les artistes rechignent à disperser leur énergie avant un spectacle. On le doit à la force et l'authenticité de l'échange qui avait eu lieu quelques semaines plutôt à la résidence, par poèmes et mélodies interposées...

La mise en question du "spectacle"

«Si tout le monde participe, il n'y a plus de distinction entre public et artistes. Tout le monde est collectivement auto producteur, comme dans un village en Afrique.»

Des "Rencontres Musique et Chanson" est né le projet Slamélogie, une association montée par Philippe et Joon qui a fédéré un groupe d'amis pendant deux ans autour de nombreuses interventions publiques. La plus importante fût la scène ouverte bimestrielle au Café Culturel de Saint-Denis. Slameurs et musiciens s'y côtoyaient: les slameurs étaient invités au micro chacun leur tour, et les musiciens pouvaient entrer à tout moment pour accompagner les textes au pied levé, sans aucune préparation. On passait du rock au blues, du slam à la chanson française, chacun pouvait intervenir, accompagner les autres, le contraire de

la concurrence. Ces moments improvisés, uniques réunissaient un large public, avec une communication faite essentiellement de bouche à oreille, et reposaient sur la motivation de se faire plaisir avec “à la clé” un moment que l’on n’oublie pas.

A la différence des scènes ouvertes complètement participatives, la venue du groupe de musiciennes des Philippines a donné lieu à un concert programmé au grand théâtre de la ville, spectacle en forme de rendez-vous final avec les habitants.

«Les musiciennes étaient en immersion dans la ville depuis deux semaines, nous les avons amenées jour après jour à la rencontre des habitants, que nous invitons à venir en retour au Théâtre Gérard Philipe pour participer à la soirée finale. L'idée étant qu'après avoir exploré Saint-Denis, les femmes présenteraient en retour leur univers culturel. Et surtout qu'on s'y retrouverait tous, de tous les âges, de tous les quartiers, pour un moment inoubliable, un souvenir commun à partir duquel nous pourrions construire de futures aventures...»

Le contenu du spectacle était entièrement programmé à l'avance, morceau par morceau, interprète par interprète. *«C'était la première fois que les musiciennes étaient sur une scène, et il faut dire que la salle du TGP est particulièrement impressionnante par sa grande taille.*

On leur a adjoint au pied levé deux autres débutantes, une retraitée et une fillette, toutes deux dionysiennes, qui se sont fait la voix française des musiciennes. Malgré cette forme entièrement préparée et même écrite (encore que ça a été du vite fait vu le peu de temps que nous avons dû y consacrer) la soirée a bel et bien été un moment vivant de partage.»

La structuration de l'événement, participatif ou déterminé, n'est peut-être pas l'ingrédient essentiel. Ce soir-là, Boris a ouvert la soirée par un petit prologue resituant le spectacle dans son histoire humaine (depuis la première rencontre aux Philippines en 1999 jusqu'au

Scène ouverte au Café Culturel de Saint-Denis



séjour des musiciennes parmi les dionysiens), et avec Philippe, ils ont animé à la fin une dense série de remerciements qui dévoilait les coulisses du concert, l'implication d'une impressionnante multitude d'acteurs dont la plupart étaient dans la salle... C'est peut-être plutôt ce type d'ingrédients qui font la différence... A cela s'ajoute la spontanéité complice du public, qui n'avait pas peur de rire, de taper des mains, de commenter l'action: cela vient de ce que tout le monde connaissait déjà les musiciennes pour avoir vécu avec elles les jours précédents. **«Trois cent personnes sans anonymat, comme dans un village. C'est ça que notre civilisation a perdu, et c'est exactement sur ça que nous travaillons.»**

A un moment de la préparation s'est posée la question de faire deux séances dans une salle plus petite. **«Nous avons tout de suite rejeté cette option. On ne pouvait pas concevoir deux représentations identiques comme un simple spectacle. Il s'agissait d'un rendez-vous, d'un moment unique à vivre ensemble. C'est comme un mariage: la première fois c'est vrai, mais si parce que la salle est trop petite on faisait redire oui, on ferait semblant. On ne peut pas réduire un mariage à un simple spectacle pour le divertissement du public, et il en va de même pour la plupart de nos événements...»**

Il se passe quelque chose de mystérieux, le public ressent que c'est un spectacle qui est plus qu'un spectacle, un moment d'échange, de l'ordre du don. **«On a l'impression d'être chez nous, la convivialité donne un sentiment d'appartenance...»**

Lorsque l'alchimie se produit, quelque chose remue les gens, qui fait que ça les rend prêts à s'investir dans plein de choses, bien au-delà d'Altamira et de la musique!

Au grand théâtre de la ville, une salle remplie de tous les âges, de tous les quartiers, tous impliqués à un moment ou à un autre dans l'aventure avec les musiciennes des Philippines...



La musique, passerelle pour les hameaux du village mondial

Les participants de Capacitation Citoyenne ont imaginé une Karavane pour faire essayer largement la démarche sur de vastes territoires, parce que *« tant qu'on n'est pas venus on ne peut pas bien comprendre : c'est pas simple à faire passer, la richesse de la rencontre. »*

Cela est valable aussi pour Altamira. Ici, *« C'est magique ! »* est la réaction qui revient le plus souvent, mais *« un moment peut être magique dans la réalité, et sur la photo, avoir l'air banal. »*

En passant à l'écrit, on perçoit tellement ce qu'on perd entre le souvenir vivant et la rédaction, que les porte-plumes de Capacitation Citoyenne ne pourront que transmettre un peu de l'enthousiasme et de la magie qui sont racontés et qu'on ressent si bien aussi pendant les séances d'écriture collective.

Le projet, les sujets

De la société de consommation à l'espace de contribution.

Habiter le panorama du monde, pour Altamira c'est le rencontrer, le regarder et l'écouter, et surtout y participer pleinement.

« Le sentiment d'exister se développe dans le cadre de la vie en société, et la société moderne est un cadre de moins en moins propice à cela. Nous sommes devenus dépendants des services marchands et publics. Les communautés locales s'en sont trouvées complètement dévitalisées: la population est atomisée, les individus dissociés les uns des autres et de la collectivité. Le sentiment d'appartenance est fragilisé, et ça génère indifférence et insécurité... »

Le travail d'Altamira à Saint-Denis vise à expérimenter des espaces contributifs dans lesquels chacun peut s'impliquer et se déployer avec les autres. Il s'agit de retrouver un peu de cette sensation d'immersion qu'on peut éprouver dans certaines communautés rurales de par le monde. D'où l'importance de l'activité menée par Boris en Afrique et en Asie: *« ces témoignages de lieux où persiste une vie sociale alimentée par tout le monde sont un point de référence précieux pour notre travail à Saint-Denis. »*

« Nous essayons de cultiver le sentiment d'existence, d'appartenance, à la fois au territoire et à la planète, de la manière la plus simple et concrète possible. La musique, la chanson, la poésie, sont des outils très efficaces: les communautés villageoises du Tiers-Monde en font un usage intense, et nous suivons leur exemple... »

L'écoute du musicien

Pourquoi passer par la musique? Philippe et Boris sont d'invétérés mélomanes, c'est même grâce à la musique qu'ils se sont liés d'amitiés au collège, en s'échangeant des cassettes. Cette passion pour la musique a été dès le départ sous le signe de l'écoute, de la découverte et du partage. *« Adolescents, nous nous tenions à l'écart des musiques qui passaient à la télévision. Nous nous sommes aventurés dans des domaines peu fréquentés: Steve Roach, David Sylvian, Klaus Schulze, Jon Hassell, Brian Eno, des artistes peu connus du grand public mais de véritables explorateurs sonores, à la croisée de l'électronique, du jazz, du rock, des musiques du monde... »*

« Notre façon de vivre la musique, c'était l'écoute d'albums et les échanges avec d'autres passionnés. La circulation d'enregistrements était d'ailleurs un moyen très efficace de nouer des liens: certaines amitiés parties d'une cassette audio perdurent encore vingt ans plus tard, à commencer par la nôtre! »

« Par contre, nous n'avions quasiment aucune pratique de la musique: je composais un peu de musique électronique à la maison, et Philippe jouait quelques airs à la kena (oui, comme dans la chanson...), c'était tout à fait marginal et en aucun cas public. »

C'est avec l'aventure Altamira qu'ils sont devenus musiciens: *« Au fil de nos activités avec les habitants, nous nous sommes retrouvés à jouer de plus en plus souvent, en élargissant notre palette d'instruments et de styles musicaux. »*

« Et c'est représentatif de notre méthode de travail, basée sur l'engagement, la participation, la créativité... C'est parce que nous nous engageons musicalement que les habitants s'engagent avec nous. Ça crée une connivence, un terrain commun chaleureux, égalitaire, où il se passe quelque chose d'un peu mystérieux qui mobilise tout le monde... »

C'est ainsi que la timide et discrète Romaine a offert à l'assistance une berceuse de son pays Madagascar, que René s'est remis au violon après plusieurs décennies sans y toucher, que Claude, débutant à 65 ans, a joué pour la première fois en public, même chose pour le jeune Larbi et ses percussions orientales...

Si les actions d'Altamira visent pour commencer à révéler les chants et musiques dont sont porteurs les habitants, ils n'est pas rare que ces derniers en arrivent à s'engager dans des pratiques inédites pour eux: de la même manière que Philippe s'est mis à jouer de l'harmonica et Boris de la guitare, Joon le Philippin s'est lancé dans le swing manouche, Henriette dans le slam, Sophia a appris à chanter en malgache, Marcelle est devenue rappeuse à 70 ans...

« On a même vu Alexis, notre technicien son et lumière, quitter sa console et venir jouer de la guimbarde sur scène ! »

Débutant à 65 ans, Claude nous livre ses premières notes au violon: quelques mois plus tard il improvise avec nous devant une centaine de personnes!



«*Tout cela est très contagieux! Et c'est bien cela que visent nos projets: créer des espaces collectifs où tout est possible pour chacun. On en revient au sentiment d'exister: un environnement social sécurisant, auquel chacun se sent appartenir, incite à explorer, à s'intéresser aux autres, à dépasser ses habitudes ...*»

Des hasards? des cheminements et le goût des autres!

«*Nous cheminons de concert. Avec les habitants que nous croisons, ceux que nous allons voir, ceux qui s'invitent. On les entraîne vers des expériences inédites, pour eux comme pour nous, et eux-mêmes nous emmènent vers des endroits imprévus – et on se fait un plaisir de les suivre...*»

«*Avec les retraités de Saint-Denis, tout est parti de diaporamas: Boris était invité dans les résidences pour présenter les communautés rurales d'Asie et d'Afrique où il travaillait, leur mode de vie, leur pratique de la musique... A ce moment-là, on n'imaginait pas un instant où cela allait nous mener!*»

«*Ça a été une façon de me présenter: grâce à ces animations très conviviales, les retraités ont pu entrer dans mon monde, dans l'aventure Altamira en terres lointaines. Mais comme Philippe co-organisait ces animations pour*

la Ville, ça a aussi été l'occasion de nous faire connaître en tant que binôme. Au-delà du contenu culturel, les retraités ont aussi pu nous jauger humainement. Et il y a vite eu des atomes crochus... Du coup, après leur avoir dévoilé notre monde, nous sommes allés vers le leur, qu'ils nous ont dès lors ouvert en grand...»

Idem avec la musique vivante, qui s'est immiscée dans ces animations, jusqu'à prendre une place prépondérante. Grâce notamment à l'implication de deux amis musiciens qui ont joué un rôle considérable dans l'aventure Altamira: Bernard, accordéoniste savoyard rencontré par Boris en Mauritanie, et Joon, multi-instrumentiste philippin rencontré à Manille.

Rencontres improbables, qui ont fructifié de la plus belle des manières. Comment le goût des autres peut transformer les hasards en cheminements...

Le moment vivant crée la rencontre, du lien, de l'amitié et des projets. Un petit moment partagé, une relation privilégiée peut mener loin.

«*Romaine chante une berceuse en malgache et me lance "il faut venir dans mon pays!", je la prends au mot, et de fil en aiguille cela débouche sur un énorme chantier qui mobilise du monde ici et là-bas...*»

De rencontres en rencontres, aujourd'hui Altamira mène un projet, sur plusieurs années, de création artistique métisse et bilingue associant des habitants d'Isorana, petite commune rurale à Madagascar, et de Saint-Denis. Boris a déjà emmené sur place une jeune slameuse-chanteuse du quartier Franc-Moisin, Sophia, et s'apprête à y accompagner deux retraitées, Marcelle et Nicole, qui vont (entre autres) y effectuer une collecte de parole qui complètera celles qu'elles ont effectuées auprès d'habitants de Saint-Denis sur le même thème...

Les musiciens Mario, François, Larbi, la chanteuse Nicole, le rappeur Sofiane, bref des dionysiens de tous horizons sont venus prêter main forte pour la tournée "Tous Pareils" qui racontait l'aventure malgache dans différents quartiers de la ville, l'automne dernier. *«Une fillette de douze ans, Elisa, est en train de s'entraîner à la clarinette pour les premiers enregistrements du futur album, qui commencent cet été à Saint-Denis, après avoir été initiée par les artistes d'Isorana en début d'année...»* *«Tout ça à partir d'une petite remarque de Romaine, un après-midi dans le jardin de la résidence Croizat...»*

«Ce qu'on aime c'est faire faire des choses ensemble à des gens qui ne se connaissent pas, c'est créer des connexions, aussi insolites fussent-elles. Plus c'est improbable, plus ça fait ressortir ce qu'on partage, ce qu'on

peut construire en commun, ça donne un sentiment de possible, ça donne des forces.» Des connexions se font tout le temps, il suffit de parler... Elizabeth, une Américaine rencontrée au Burundi, passe à Saint-Denis, puis rencontre à la faculté de Minneapolis aux Etats-Unis un professeur de français qui veut faire pratiquer ses élèves: et voilà un chat audio (dialogue quasi-téléphonique sur internet) organisé entre étudiants américains et retraités de Saint-Denis depuis la cyberbase de la ville. Une expérience fabuleuse pour les retraités pour qui c'était souvent la première fois qu'ils avaient une relation avec des étrangers, et une familiarisation concrète inespérée avec l'outil informatique.

La vie d'une retraitée à Saint-Denis: Marcelle, 70 ans, rappe dans une Antenne Jeunesse, avant de partir à Madagascar avec Boris.



Le public? des acteurs!

... à géométrie variable

Un drôle de groupe pour Capacitation Citoyenne! Immense, fluctuant et reposant sur un noyau dur de deux ou trois personnes, à géométrie et géographie complètement variables selon les projets qui reposent sur les envies de tel ou tel de s'impliquer.

Et ça marche, autant entre personnes de Saint-Denis, entre retraités et jeunes slameurs, qu'entre des habitants de Saint-Denis et de Madagascar ou des Philippines...

« il n'y a pas nous ET le public, il y a nous AVEC le public, et ce qui est surprenant c'est que lorsque des gens d'horizons si différents se croisent, ils font réellement des choses ensemble. »

D'autre part, comme le public participe, les gens, qui ont leurs réseaux à eux, ramènent d'autres personnes, qui s'impliquent et sont acteurs à leur tour...

« Le processus fait que, peu à peu, le public prend une place, qu'on lui laisse, devient relais ou monte d'autres projets, revient nous voir pour un coup de main... »

Ce n'est pas calculé en public ciblé, mais l'insatiable curiosité et la vraie volonté d'ouverture diversifient de

fait les participants, ce qui crée la richesse des échanges et génère les rebondissements multiples...

Cela se passe à Saint-Denis: *« est-ce que ça marcherait ailleurs? on vit ici, on est à l'écoute, il y a un réseau qui se crée avec nous... et on l'entretient, sur la durée. »*

Se croisent sur scène: un poète de la DRH, un percussionniste kabyle, un crooner philippin, un slameur handicapable, un ancien punk...



Une échelle de territoire

... à géographie locale mondiale

Au départ, des projets sur plusieurs petits territoires géographiques et humains. Territoires ruraux comme Isorana (Madagascar), territoires urbains comme Saint-Denis, parfois mis en résonance avec les territoires du souvenir (avec les exilés tibétains ou les personnes âgées...)

Les initiatives "Altamira" reposent sur la valorisation des ressources culturelles des habitants, et offrent une plate-forme égalitaire qui permet à tous de partager sur un mode horizontal (une approche encore trop rare dans les rapports nord-sud).

«Autant il y a une dimension de développement social dans notre travail à Saint-Denis, autant elle n'est pas un objectif dans les interventions à l'étranger, tout simplement parce que n'étant pas de là-bas, nous n'avons aucune légitimité à intervenir dans ce domaine. Si nos actions ont des conséquences positives sur place, c'est une forme de «bienfait collatéral» dont le mérite revient aux locaux qui se seront emparés du projet... Par contre, tisser des liens entre ces différents territoires et le reste du monde, voilà notre rôle, et celui-là est légitime.»

L'interaction avec ces communautés rurales permet de nourrir avec les habitants d'ici et de là-bas une réflexion sur les notions de société conviviale et de richesse relationnelle, certains partenaires du sud ayant

des pratiques très pertinentes sur ces aspects. Au fil des années, un partenariat s'est développé avec la ville de Saint-Denis et ses services. La nouvelle phase est le croisement entre ses différents territoires lointains (Madagascar, les Philippines...) et le territoire central (Saint-Denis).

Le projet Madagascar est le premier projet hybride, nord-sud, pensé tel quel dès sa conception. Ces jumelages artistiques sont appelés à se développer à l'avenir, avec à la clé des disques et spectacles interculturels destinés à circuler sur chaque territoire.

On ne parle pas la même langue mais on s'entend bien!



Une méthode ou un métier ?

L'enthousiasme multicasquettes

« C'est impossible de dire en une phrase : "c'est CE métier". Il y a de l'utilité sociale, ranimer, s'épanouir, mais aussi chercher, explorer... c'est un métier qui n'existe pas. »

Le constat est qu'il y a une vraie lacune autour du métier de dynamisation, de déclenchement, de développement dans la durée : c'est tout à fait différent de conduire un atelier d'écriture et d'animer un projet ; tout est devenu très sectorisé, le rôle global de porteur de projet est devenu rare.

Une règle de base : s'impliquer personnellement. Si Philippe agit au nom de la municipalité de Saint-Denis et Boris au nom d'Altamira, ils débordent constamment ce positionnement professionnel pour l'enrichir d'un engagement personnel.

Ils ont développé au fil des années une méthode de travail originale qui repose sur une coopération étroite et atypique entre un service public transversal et un label associatif initiateur et pilote de multiples projets socioculturels.

« Il nous faut être à la fois dans notre rôle professionnel et dans une implication sincère qui dépasse ce rôle. Il faut avoir un pied dans chaque dimension, ça crée une sorte de déséquilibre créatif qui ouvre des espaces pour des

relations riches avec les autres. C'est assez mystérieux, mais tous les professionnels dont le métier repose sur les rapports humains connaissent ça : infirmières, instituteurs, et même commerçants... Et ceux qui sont compétents sont ceux qui maîtrisent, consciemment ou non, cette dynamique du double positionnement... »

En règle générale, dans les institutions, on distingue ceux qui conçoivent et ceux qui exécutent. Dans leur cas ils brouillent les cartes dans leur façon de travailler, de la même manière qu'ils changent le positionnement entre artistes et publics par les scènes ouvertes.

Leur métier embrasse une palette de savoir-faire souvent subdivisés : la conception des projets (imaginer, se projeter, poser les grandes lignes...), l'organisation (les rendez-vous avec les professionnels, les plannings, les coulisses...) et la proximité avec les habitants sur le terrain (ici ou ailleurs). D'être en permanence de tous les côtés est très riche, cela permet une grande souplesse et l'adaptation nécessaire pour organiser des événements amenés par des occasions et des envies, et qui impliquent divers partenaires.

Attachés à la création collective, et non pas à la culture comme produit à consommer, les projets sont montés sur l'énergie commune.

« Une effervescence permanente est nécessaire pour susciter l'envie de s'embarquer, comme dans un bateau. Et on peut monter à bord pour trois escales, descendre et revenir. » Et, quand on prépare ensemble, puis que l'on crée ensemble, on apprend ensemble. « L'enthousiasme, en tant que professionnel, je m'en sers comme moteur. »

En racontant leurs actions, ils parlent d'ailleurs peu de logistique, de préparation matérielle, de salles, de communication, d'horaires, de budgets... ces points-là sont les questions techniques réglées par leur professionnalisme, les contraintes à gérer pour mener à bien ce qui est vraiment le cœur du projet.

« Tout est entrelacé, comme un plat de spaghetti où l'on mélange les ingrédients importants qui sont la gentillesse, la chaleur humaine, la musique, la ville, le monde, et on fait danser la valse. »

« Dans notre travail autour de l'expression artistique, ça veut dire chanter, écrire des textes, jouer de la musique... Certains de mes collègues se refusent à cette approche. J'en connais qui jouent un peu de musique mais qui refusent de s'en servir dans leur rapport avec les habitants. Dans mon métier, c'est inconcevable. Je joue de la flûte, de l'harmonica, je slamme, bref je me mouille et ça change tout dans les relations avec les

gens. Et ça m'évite de les percevoir seulement comme des "usagers", voire des "clients" comme on nous y invite malheureusement... »

Au départ, des initiatives simples à mettre en oeuvre ont permis une multitude d'évènements, une grande ouverture. Cette simplicité du terrain supporte bien la complexité organique du vivant, de l'humain, s'adapte à la réalité des gens, ouvre à la diversité, permet à chacun de contribuer, trouver sa place. « ... **mais le processus simple des scènes ouvertes est très travaillé, y compris pour assumer les temps nécessaires d'improvisation, d'adaptation...** »

Accompagner les habitants, un métier tout-terrain.



L'influence sur l'action publique

Là-dessus on a les pouces verts, on est un peu des jardiniers de l'envie partagée de la musique.»

Et la question fondamentale pourrait être : *«pourquoi y a-t-il besoin de professionnels ? On ne devrait pas avoir besoin de nous ; dans notre société de services publics et marchands on nomme un animateur quand il n'y a plus rien, que c'est mort... c'est bien différent d'un style de vie de village, où tout le monde se connaît...»*

«On revendique le terme "socioculturel" en tant que culture et société, deux dimensions primordiales de la vie humaine !... mais normalement dans une société qui va bien, nous devrions être inutiles.»

Une mise en effervescence du service public au bénéfice des habitants

« **O**n n'a pas de commandes, on a des nouveaux projets et, en laboratoire permanent, on teste.»

Le travail de Boris est bien identifié par les partenaires, *«habiter le monde, la planète, et sortir du quotidien»*, et reconnu par les professionnels. (Le disque "Femmes artistes du Lac Sebu" des Philippines a été nommé Meilleur Album Asie & Moyen-Orient de l'Année par Mondomix et a obtenu le Prix Coup de Cœur de l'Académie Charles Cros...)

La position professionnelle de Philippe (à la direction du service retraités de la ville de Saint-Denis), croisée avec son implication et sa créativité, permet d'imaginer et de réaliser des mélanges culturels, des laboratoires rapprochés et continus.

Altamira devient un label de qualité, de diversité, d'échanges... autant que de réussite de rencontres au quotidien, dans la proximité.

Les projets provoquent de la transversalité entre pays, entre générations... mais aussi entre services municipaux.

Le disque "La Mémoire en Chantant" était un acte de transmission du patrimoine culturel des retraités, ce qui a incité la Direction de la Culture à contacter les Conseillers Pédagogiques de l'Education Nationale pour leur présenter le projet. Ceux-ci ont réagi avec entrain : ils ont décortiqué l'album, quasiment mot par mot, et ont rédigé un volumineux dossier pédagogique répertoriant les innombrables activités éducatives qu'on peut tirer du disque, dans toutes sortes de matières : français, histoire, géographie, etc...

Cette collaboration atypique entre un service municipal et une association locale s'est révélée très fructueuse. En 2010, la ville de Saint-Denis s'est vu decerner le label "Bien Vieillir, Vivre Ensemble" par le Ministère de la Santé et le Ministère du Travail, des Relations Sociales, de la Famille, de la Solidarité et de la Ville pour cette activité de dynamisation sociale par l'action culturelle, avec "La Mémoire En Chantant" comme projet emblématique.

«Nous sommes heureux que notre travail permette à Saint-Denis d'être ainsi distinguée, et fiers de la reconnaissance que cela implique.»

L'accueil en juin 2010 du groupe des musiciennes des Philippines en résidence à Saint-Denis a donné lieu à un travail de mobilisation durant plus de six mois. *«Le fait d'accueillir ces habitants d'un territoire lointain change complètement la donne, nous n'avions jamais rencontré pareil enthousiasme autour de nous. C'est assez ahurissant ! Les premiers que nous avons contactés, c'est l'équipe de la résidence Croizat, avec qui nous collaborons efficacement depuis des années. Nous leur avons proposé d'héberger les femmes pendant leur séjour à Saint-Denis. Tout le monde a répondu présent ! Que ce soit la directrice, les agents de service, les gardiens...*

Le journal local relaye le séjour des musiciennes philippines chez les dionysiens.



Pourtant c'est un chantier énorme: présence sept jours sur sept, repas trois fois par jour, lessive, couchage, plus diverses animations et repas festifs, tout ça sans langue commune, et tout en continuant d'assurer les tâches quotidiennes... Là-dessus se sont greffées, d'elles-mêmes, les agents du Service Maintien à Domicile, qui se sont organisées pour être présentes chaque jour... Un centre de loisirs a invité les femmes à passer une journée avec eux, avec divers échanges au programme (perles, musique, danse...) y compris une mémorable sortie en forêt.

Une Antenne-Jeunesse s'est proposée d'organiser une après-midi avec les habitants venus en masse au pied de la cité: danse orientale, défilé de costumes du monde, couscous, et fusion musicale décapante avec les dames kabyles du square Péri qui ont descendu leur bendir pour l'occasion... Les responsables de la Direction de la Jeunesse ont également organisé une soirée dans leur salle de concert, la Ligne 13, pour présenter aux invitées philippines les talents artistiques de Saint-Denis. L'animatrice du Pôle Environnement de la municipalité a monté un grand projet avec l'une des classes (CM2) de l'Eco-Parlement des Enfants: débat sur la déforestation, fabrication d'instruments de musique végétaux. La Direction de la Santé nous a aussi contacté, et un pique-nique a eu lieu avec des mamans, leurs bébés, des retraitées, autour du thème de la berceuse.

Mêmes les jardiniers municipaux ont donné un coup de pouce en proposant de nous prêter une trentaine de grandes plantes en pot pour le décor du spectacle au Théâtre Gérard Philipe: leur idée a joué un rôle essentiel dans la fascination qu'a exercée cette scène vibrante. Sans parler des professeurs du Conservatoire, qu'on a rencontrés au dernier moment, et qui ont répondu avec un enthousiasme communicatif! Et il faudrait y ajouter des associations, des habitants: on a assisté à une mobilisation sans précédent de tout un tas de gens, de services municipaux, c'est plutôt impressionnant!»

Première mondiale:
les Philippines et la Kabylie se rencontrent à Saint-Denis!



Du côté des habitants, les projets provoquent une adhésion et une participation quasi spontanée, modèle.

« Souvent ce n'est même pas la peine de faire de la communication, on sait que ça va être plein, on est identifiés, que ce soit au retour de Boris de Madagascar, pour une restitution à Croizat (Maison de retraite), avec plus de 150 personnes présentes, ou un concert de musiques du monde dans une médiathèque pour lequel nous n'avions pas pu faire d'affichage, la salle étant virtuellement complète dès l'annonce de notre intervention (et la salle a effectivement été pleine à craquer, avec les derniers arrivés debout au fond)... »

Une autre fois, on a joué sous un préau d'école, à partir d'une activité au centre de loisirs. Avec simplement un tractage à la sortie de l'école et des affiches photocopiées sur lesquelles on avait écrit "familial", on a dû refuser des gens pour les raisons de sécurité... Le jour de l'inauguration de "La Mémoire en Chantant" au Pavillon de Musique de la Légion d'Honneur, il y avait 240 personnes... Même pour le spectacle des musiciennes des Philippines au TGP, il y a eu très peu de com, un lot de dépliants, quelques affiches: la soirée a réuni près de 300 personnes... A partir du moment où on arpente le terrain et qu'on partage le plaisir avec tout le monde, on n'a pas vraiment besoin de com', si ce n'est en guise d'aide-mémoire à accrocher à son frigo... »

Alors on vient les chercher, pour monter des projets dans l'esprit de leur démarche: *« Je viens d'être sollicité par le directeur du Festival Villes des Musiques du Monde, qui fait un boulot magnifique en Seine-Saint-Denis. Le thème pour 2011 est Madagascar, et il souhaite faire de notre projet de coopération artistique entre Saint-Denis et Isorana un des temps forts du festival, allant jusqu'à inviter en France les musiciens malgaches. »*

« A l'époque de Slaméodie, nous étions également très sollicités, comme par exemple le Pôle Environnement qui nous a proposé de présenter un spectacle pour la Journée de la Terre. C'est parti de quelques textes de Mario et moi, et le groupe s'est très vite élargi des contributions de notre réseau intergénérationnel, habitants et employés municipaux, poètes et musiciens... »

Pour les institutions, ces projets vivants, qui évoluent tout le temps, sont difficiles à cerner; à saisir, à suivre, et le couple public/privé n'est pas entré dans les moeurs, mais le processus développé au travers d'Altamira fascine. C'est ainsi qu'Altamira est repéré et soutenu. Si ce projet vise à agir concrètement sur l'écosystème socioculturel local, il n'en reste pas moins un laboratoire dont la mission est d'explorer les phénomènes de dynamique culturelle collective et de développer un savoir faire susceptible d'être transmis, une sorte de recherche-action au sein du service public.

«Nous terminons ce livre quelques heures après raccompagné nos adorables musiciennes des Philippines à l'aéroport. Leur séjour avec nous a été une première dans notre travail, et certainement un point de bascule vers autre chose. C'était la première fois que nous recevions ici des artistes "lointains" d'Altamira, et le résultat a été très au-delà de ce que nous pouvions imaginer. Jamais nous n'avions vu autant d'enthousiasme, d'effervescence, d'efficacité des uns et des autres, de désir de partage, de sensibilité, de générosité, d'humanité. Que ce soit au niveau des professionnels, des habitants, de nos invitées du bout du monde, de nous-mêmes.

Plusieurs personnes nous ont dit qu'elles y pensent sans arrêt, qu'elles en rêvent la nuit... Il s'est passé des choses essentielles, profondes, puissantes, encore difficiles à mettre en mots... Cette expérience confirme toutes nos intuitions, et nous sommes déterminé à en faire un nouveau point de départ. La forme, le montage institutionnel, restent à inventer, mais le métier est là. Nous n'avons pas fini d'explorer cette magie née de l'entrelacement de la musique et du vivre ensemble!»

Prochaine grande aventure: avec les paysans-musiciens d'Iso-rana, Madagascar.



La transformation des participants



Françoise Legay

« Animateurs”, “musiciens” et “public”, ressentent le même privilège de faire partie d’une aventure commune...

«- Avec eux on peut rire de nos misères, de nos difficultés de marcher en disant “je vais faire le tour du monde avec toi!”»

«- Altamira tu rentres dans une maison, c’est un art de vivre.»

«Faire partie d’Altamira? c’est participer. Y a pas de problème de place, je sers de chauffeur parce que j’ai le permis et que j’y suis! Être là, tu baignes dans cette dynamique.»



Mario Micaletti

«Chacun a son rôle à jouer, même simplement d’être dans le public et applaudir, on vit un moment unique qu’on ne retrouvera jamais.»



Jeannine Tavernier

«On se sent vite chez soi, la convivialité, ça donne une impression d’appartenance.»

«Tout le monde s’est offert un moment magique, au-delà de la musique. Y compris les animateurs!»

«Les gens viennent, repartent heureux, et reviennent...»

«Avec Steve Shehan, le temps s’arrêtait, une collègue a été déçue que les gens aient applaudi, ça dépassait ça, comme relation, comme magie.../... Lui, il est parti rechargé comme tout le monde»

«Ça fait des années que vous parlez de vivre ensemble, et c’est pas des mots, c’est une réalité. Dans mon champ professionnel, on peut vite baisser les bras, être dans une relation frontale, par exemple mettre en place une animation POUR les résidents. Vous m’avez appris à me dépasser, j’ai totalement une autre manière d’intervenir depuis ce vivre ensemble.

C’est un état et souvent les animations ne sont qu’un support pour se souvenir qu’on peut vivre ensemble.»



Marcelle Courtellemont

Altamira réveille des pratiques et une vie sociale que les personnes âgées ont connu autrefois, cela ressuscite des souvenirs et crée des ponts:

«A la campagne, dans les fêtes, on chantait, on récitait des poèmes, on faisait des rondes, c'était une grande famille, on savait s'amuser dans ce temps-là!»

«Chanter j'ai vécu avec, j'ai mon instrument là, (en montrant sa gorge), c'est celui qui prend le moins de place! Dans le temps, chacun amenait quelque chose, des patates... On avait pas grand chose, mais après, tout le monde chantait sa petite chanson et c'était la grosse fête. L'autre jour je suis allée à une communion on aurait dit un enterrement.»

«On chante des chansons que les parents n'acceptaient pas qu'on chante, comme le rap aujourd'hui, à l'époque c'était les chansons grivoises.»

«L'accordéon, de la vraie musique de chez nous? mais non, ça venait d'Italie et c'était mal vu par rapport à la cornemuse et au musette, c'était pour la java, les voyous.»



Miguy Saminadin

«La musique m'a apporté beaucoup de choses, je suis née dans une famille toujours en fête, on chantait, il y avait un accordéon... ça unit les peuples, c'est un moyen, de n'importe quelle couleur tout le monde fait de la musique.»

«La maison de retraite est ouverte à tous, des rappeurs sont venus, on ne comprenait pas ce qu'ils disaient mais on leur a demandé de traduire. Ça change les regards, ça démonte les idées reçues, les jeunes reviennent régulièrement, je suis fière qu'ils me disent bonjour dans la rue, "salut les jeunes! / bonjour Madame!" Il y en a même un qui me dit bonjour devant ses copains!»

Partager la musique, en écouter, en faire, ça ouvre, ça donne des envies, des bonheurs, ça dit que tout est possible:

«avec un stylo Philippe il arrive à nous sortir de la musique! Quand on était jeune on faisait bien de la musique avec un peigne et du papier à cigarette.»

«On a du mal à dire ce qu'on ressent d'émotion et de plaisir à rechanter.»



Nicole Baudet

« C'est des petits bonheurs, même quand on est vieux, des moments d'enthousiasme. »

« Quand je me suis mariée, j'ai déchanté (rires), sauf avec les enfants. Quand j'ai été retraitée j'ai commencé à venir aux repas et je chantais comme ça et on m'a dit que je chantais

bien, et ça me fait un plaisir immense même si parfois les notes c'est pas ça (rires). »

« - Tu crois que t'as raté ta vocation ? que c'est trop tard ?
- Eh non, c'est maintenant. »

« J'ai commencé la flûte à 45 ans ! En fabriquant une flûte. On n'apprend pas le solfège ! on fait un trou pour faire une flûte, on joue la note, on apprend le doigté, et ça fait le solfège, y compris les dièses et les bémols. Maintenant, quand on organise un concert de flûte dans la résidence, c'est un bonheur pour tout le monde, c'est là que descendent le plus de gens. »

« J'aime bien écrire (elle nous dit, de mémoire, un texte qu'elle a écrit, long, poignant et drôle) une dame m'a dit : "je vous ai entendue ça m'a fait penser à Jean de la Fontaine", ça m'a fait drôlement plaisir. »



Thérèse Courchelle

« On a fait des choses tellement formidables que les autres en ont fait encore plus, même les plus timides une fois lancés... »

« Quand la famille vient me voir je leur fait écouter "la mémoire en chantant". »

« Le CD m'a apporté beaucoup, c'est une vraie thérapie, j'espère continuer. »

« Pourquoi les gens, à la fin, ils sont prêts à reconstruire le monde ? »

...



**Ont participé aux séances des 27 mai,
17 juin, 8 juillet 2009 qui ont permis la
réalisation de ce livret :**

anne CORDIER, Boris LELONG, Françoise LEGAY, Jeannine
TAVERNIER, Marcelle COURTELLEMONT, Mario MICALETTI, Miguy
SAMINADIN, Nicole BAUDET, Philippe VALLIN, Sophie BEAU-
BLACHE, Thérèse COURCHELLE.

Rédaction du livret :

Sophie BEAU-BLACHE et anne CORDIER.

Crédits photos :

Amel DAHMANI, Boris LELONG, Laurence THIMOTHÉ, Miguy
SAMINADIN, Philippe VALLIN, Sivo NORN.

Contact :

Boris Lelong
Association Altamira
www.altamiramonde.net
contact@altamiramonde.net



Capacitation Citoyenne

www.capacitation-citoyenne.org

**L'animation du réseau Capacitation Citoyenne
arpenteurs**

contact@arpenteurs.fr

Tél.: +33/0 4 76 53 19 29

Fax: +33/0 4 76 53 16 78

www.arpenteurs.fr

9, place des Ecrins

38600 Fontaine

France

Periferia

contact@periferia.be

Tél.: +32/0 2 544 07 93

Fax: +32/0 2 411 93 31

www.periferia.be

rue de la Colonne, 1

1080 Bruxelles

Belgique

Conception graphique et réalisation: ©«arpenteurs»2009
Toute reproduction autorisée sous réserve de citer la source.